



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modes de Longchamps.

Tout ce qui apparaît pendant ce premier mois de douces chaleurs et de fraîche verdure s'appelle, comme on le sait, *Modes de Longchamps*; car, bien que cette illustre époque suive insensiblement le sort inévitable de tous les usages qui ont leur règne et puis leur décadence, il n'en restera pas moins dans nos habitudes d'appeler modes de Longchamps toutes les créations de la nouvelle saison. Disons seulement, pour l'honneur du jugement féminin, qu'aujourd'hui nous voyons les toilettes affranchies des extravagantes lois qui jadis interdisaient les fourrures, les soies, et je ne sais quel genre de dentelle à telle ou telle date de l'année. Il paraît que, dans ce bon vieux tems, on criait haro sur la pauvre femme qui eût osé porter un manchon après Pâques! Grâce à

l'émancipation intellectuelle, il est permis maintenant, tant qu'il fait froid, de se vêtir chaudement, et à l'heure où j'écris il s'avance près des Tuileries des boas, des schalls, des douillettes; puis des robes légères, des chapeaux de paille, des pélerines de mousseline; tout cela s'entremêle, se porte, s'approuve sans inconvénient aucun. La mode règne cependant au milieu de cette macédoine de costumes, et pour vous en donner quelques aperçus, nous vous citerons les toilettes suivantes.

— Une robe-guimpe en gros de Naples écossais brun, paille et bleu, avec large ceinture de ruban pareille nouée sur le devant. Manches larges froncées au poignet sous un ruban noué en guise de bracelet. Gants paille et bottines de satin brun. Un collet d'application de Bruxelles, retombeant très-bas; une écharpe en cachemire blanc uni; un chapeau de paille de riz orné de rubans blancs et de deux roses

jaunes séparées au milieu par une coque de rubans. Sous la passe deux petits bouquets de boutons de roses jaunes de chaque côté des joues.

— Une redingote en poul de soie broché bleu sur fond écu. Deux pélerines pareilles liserées bleu, et le jupon fermé par des nœuds moitié blancs, moitié écus. Capote en crêpe bleu pâle, ornée d'une demi-couronne de roses sauvages blanches placées diagonalement sur le devant de la forme, et terminée par des rubans de gaze bleus qui venaient former les brides. Bottines en gros de Naples écu.

— Une redingote en foulard de satin fond écu à dessins de cachemire, et doublée de taffetas bleu, liseré de diverses couleurs. Pélerine très-plissée et un peu entr'ouverte sur le milieu de la poitrine. Manches larges et arrêtées par deux poignets, dont l'un au milieu du bras. Col de mousseline des Indes, brodé au plumetis et garni de point. Jupon de mousseline garni d'un volant brodé. Chapeau de paille d'Italie orné de deux grandes plumes couleur paille.

— Redingote en gros d'été broché, couleur poussière, liserée en rose, et fermée par des nœuds d'étoffe pareille liserés en rose. Corsage à gros plis formant éventail sur la poitrine. Collet brodé garni en maline. Sur le cou un ruban-étole à carreaux rose et blanc. Capote à coulisse en gros de Naples écossais rose et blanc.

— Robe en mousseline de laine à carreaux vert, lilas et blanc, avec trois petits liserés en gros de Naples vert, lilas et blanc au-dessus de l'ourlet. Fichu à la paysanne en mousseline brodée d'un semé et garni d'une haute dentelle. Ceinture écossaise dans les nuances de la robe. Capote en paille de riz doublée de gros de Naples vert et ornée d'un bouquet de violettes de Parme.

— Une redingote en mousseline fond blanc à bouquets de roses, garnie sur les devans et autour des pélerines d'une petite dentelle très-fine. Capote à coulisse

en gros de Naples blanc, doublée de rose, et ornée d'une rose sur le côté de la passe.

— Beaucoup de jolies robes en étoffes de soie à petits carreaux couleur sur couleur, et doublées de taffetas rose ou bleu. Ces redingotes ouvertes et laissant voir un beau jupon de batiste ou de mousseline brodée forment de charmans négligés. Une capote en crêpe rose ou bleu, ou en gros de Naples quadrillé; autour du cou un nœud de rubans assortis au chapeau, et des bottines de gros de Naples de la nuance de la robe, forment une toilette parfaite.

— Les étoffes sont tellement variées que le goût seul peut reconnaître la supériorité de tel tissu, et attribuer à telle source les nouveautés qui abondent cette année. Dans toute cette confusion de choses charmantes prodiguées aux modes de Longchamps, nous devons avouer que les magasins de la Caravane\* ont pris un rang distingué et qu'il y a luxe et profusion dans les étoffes qu'ils nous ont offertes. Nous reviendrons encore sur les mousselines imprimées, qui sont vraiment adoptées avec enthousiasme, et qui semblent inventées pour donner à la toilette d'une femme un éclat, une légèreté et une fraîcheur toute printannière. Un chapeau de paille de riz orné de fleurs, une écharpe de gaze et une des robes que nous citons, forment un ensemble de toilette qui prévient l'imagination en faveur de la femme ainsi parée, et attestent que M. Brousse possède chez lui des éléments de bon goût de gracieuseté et de succès qui sont appréciés par toutes les élégantes de Paris.

— En mentionnant les magasins qui se sont fait remarquer dans les nouveautés de Longchamps, nous ne pouvons omettre ceux de M<sup>me</sup> Desforges, qui ont révélé une nouvelle richesse de goût et de perfection. Dans les objets de lingerie si heureusement et si élégamment exécutés chez elle,

\* Rue Richelieu, n° 82.

nous avons surtout distingué les formes de ses pélerines, guimpes et fichus à la paysanne, devenus tellement en vogue dans ce moment, que c'est vraiment être utile aux femmes élégantes que de leur indiquer la source où se puisent ces accessoires si gracieux et si distingués, qui viennent compléter toute la séduction d'une jolie toilette. Sur ce point les magasins de la Cauchoise \* offrent des élémens intarissables, et après avoir cités ces peignoirs si riches de broderies, ces collets des Indes sur lesquels apparaissent en relief les plus beaux et les plus nouveaux dessins, nous dirons aussi que, pour la grâce des petits bonnets de *point* et de *dentelle*, il n'est rien de plus complet que ceux dus au talent de M<sup>me</sup> Desforges, dont la réputation s'accroît chaque jour de toutes ses nouvelles créations.

— En parlant de lingerie, nous donnons encore ici quelques détails sur les modes qui s'y rapportent ; ainsi nous devons citer de nouveau la mode si générale des mouchoirs de poche à *rivière*, c'est-à-dire sans ourlet, et ayant le tour terminé par une hauteur d'un demi-doigt de points à jour, et bordés d'un feston. La grande richesse de ces mouchoirs est dans la valencienne, plus ou moins haute, qui est froncée tout autour ; car il ne faut pas craindre d'adapter à cet usage des valenciennes de 20 ou 30 francs l'aune. Avec une telle latitude, on comprend le prix qu'on peut donner à un mouchoir de poche tout uni et très-simple en apparence.

— Pour négligé, on voit aussi des cols de batiste unie, n'ayant qu'une *rivière* de jours autour et une double rangée de valencienne tuyantée. La première rangée est rehaussée par un tulle cousu au bord de la dentelle.

— On portera beaucoup de peignoirs en batiste ou en mousseline à mille raies, dont les pélerines et les devans seront

entourés de petites garnitures pareilles festonnées.

— Le même genre s'adopte déjà pour des petites robes en mousseline de couleur.

— Il sera impossible à une femme qui tient à la tenue de paraître, même en négligé, sans avoir d'élégantes manchettes de batiste ou de mousseline brodée.

CHAPEAUX. — Pour revenir sur la mode des chapeaux, nous dirons, pour parler des modes qui se voient *partout*, que les capotes en gros de Naples écossais à coulisse, et garnies de rubans assortis à l'étoffe, sont devenues tout-à-coup si nombreuses, qu'elles semblent l'uniforme du moment. On en voit vert et blanc, rose et blanc, lilas et blanc, puis en couleurs plus foncées : jaune et brun, bleu et scabieuse, vert et ponceau, etc. ; elles n'ont point de fleurs. Un gros nœud sur le côté, des brides croisées, et quelquefois un crêpe de couleur pour doublure.

— Les pailles cousues se montent aussi en masse ; les unes à formes relevées, les autres penchant vers le *bibi*. On n'en voit guère à jour ; mais pour varier leur mode cette année, on les a entourées d'un bourrelet, ou espèce de chicorée de petites pailles frisées qui forment comme une ruche. La grosseur de ces pailles varie beaucoup, mais en général elles sont fines, doublées en couleur et garnies en rubans de taffetas écossais, chinés ou unis.

— On met plus d'élégance aux pailles d'Italie ; on les double en gros de Naples écossais rose et blanc, et on les garnit de beaux rubans écossais frangés, également rose et blanc.

— Lorsqu'ils sont ornés de fleurs, on les double en crêpe paille ou rose, selon les nuances du bouquet. Comme ornemens de ce genre, nous citerons les fleurs et les guirlandes sorties des magasins de M<sup>me</sup> Casaubon \*. La mode a trouvé dans cette encinte toute fleurie les créations

\* Rue Saint-Fiacre, au coin du boulevard Bonne-Nouvelle.

qui semblaient lui convenir le mieux cette année, et lorsque nous avons vu des pailles de riz ornées de guirlandes légères couronnant la forme et arrêtees derrière par un nœud, puis d'autres guirlandes en lierre terminées sur le côté de la passe par une rose mousseuse, ou des branches d'aubépine, ou des roses de deux couleurs opposées l'une à l'autre avec un goût exquis, nous n'avons point été étonnées d'apprendre que tous ces charmans ornemens avaient été créés dans les ateliers de M<sup>me</sup> Casaubon.

— Les guirlandes substituées aux bouquets sont une des nouveautés de cette année, mais on ne les emploie que sur les chapeaux très-habillés. M<sup>me</sup> Beudrant est une des premières qui les ait adoptées, et nous avons vu chez elle des chapeaux de paille de riz ornés d'une couronne d'héliotropes ou de lierre terminée par une rose, qui sont d'un effet charmant.

— Sur des pailles d'Italie, une guirlande jardinière et des rubans paille forment une garniture de très-bon goût.

RUBANS. — On porte beaucoup de rubans frangés, des rubans écossais dans toutes les nuances, fonds noirs ou blancs, avec de riches bouquets de toutes nuances, puis d'autres à petites raies noires sur fond rose ou paille, avec une ligne noire plus large au bord au-dessus de la frange.

AVIS IMPORTANT.

BRODERIES.

Dans un moment où le goût de la broderie prend un tel essor qu'il n'est point de jeune femme qui ne se plaise à confectionner en ce genre quelques gracieux accessoires de toilette, nous annoncerons un dépôt considérable de mousselines dessinées et préparées pour la broderie, et offrant, tant en pélerines, collets, manchettes, fichus à la paysanne, robes, peignoirs, jupons, etc., un assortiment aussi complet que varié sur mousseline

des Indes, de Suisse, ou sur batiste et jaconas. Le choix des dessins et leur prix modique, inférieur de moitié à ce qui se vend partout, offrent un double avantage aux personnes qui désirent emporter à la campagne des objets tout disposés au travail, et ne sont pas moins favorables aux fabricans de broderies, qui pourraient ainsi trouver immédiatement les principaux élémens de leur industrie. Le principal mérite de ce dépôt est de posséder des dessins tout-à-fait inconnus, et qui donnent aux broderies une distinction toute particulière. Pour robes de noces, il existe surtout des compositions qui ont vraiment un goût tout artistique, et donneront un grand mérite aux toilettes de mousseline. Les pélerines sont assorties à ces robes, afin qu'elles puissent également servir aux costumes négligés.

Ce dépôt \* se charge des envois en province et à l'étranger, et on y exécutera sur commande tout ce qui est relatif aux dessins de broderie, soit que l'on désire des dessins déjà employés ou des créations toutes nouvelles, qui pourraient ainsi former des parures tout-à-fait inédites, et n'ayant point d'imitation à craindre.

Aux Lecteurs d'aujourd'hui.

La tête me tourne à propos de Longchamps, n'est-ce pas? à propos de Longchamps de 1835? Eh bien! moi je vous dis que cette promenade est devenue pitoyable. Ah! si vous l'aviez vue de mon tems!... La première fois que l'on m'y conduisit, j'étais bien petite, et pourtant je me rappelle que deux femmes dans le fond de la voiture, dont une était ma mère, se plaignaient de la mesquinerie des équipages, et parlaient de l'année où M<sup>lle</sup> du Thé... Vous voulez savoir ce qu'était M<sup>lle</sup> du Thé..? c'était fort peu de

\* Rue Neuve-Saint-Roch, n° 41.

chose : on l'aurait appelée chez les Grecs Laïs, Thaïs, ou Phryné, si sa naissance eût daté de ce tems-là ! Milet eût été sa patrie ; mais au dix-huitième siècle, on pouvait, en recevant le jour à Montreuil, vivre en Ionienne à Paris : c'est ce qui arriva à la personne dont je parle, fille d'un honnête jardinier, et qui demeura si surprise, la première fois qu'on lui servit *du thé* en la société de M. le comte d'Artois et de M. le duc d'Orléans, que le nom de cette plante lui fut donné, le sien n'important ni à elle ni aux autres... Ces dames disaient donc qu'en l'année... (j'en ai oublié le millésime) M<sup>lle</sup> du Thé comparut à Longchamps dans une voiture merveilleusement belle, que traînaient des chevaux plus merveilleusement beaux encore, et dont les harnais n'étaient bouclés, accrochés, ornés, qu'avec de l'argent fin, ouvragé par l'orfèvre le plus habile, ce qui excita en même tems l'admiration et l'indignation de tout Paris, parce que l'on veut voir un saint dans une chässe, et que... Le reste n'avait rien de commun avec mon sujet, mais ce qui s'y rattache nécessairement c'est la mention de trois files de voitures allant au pas jusqu'à l'abbaye, et revenant de même à la place Louis XV, tandis que deux calèches découvertes, attelées chacune de six chevaux fringans, passaient rapides comme des traits, et repassaient de même devant tous ces équipages stationnaires : c'était un droit de prince ou d'ambassadeurs, qui ne pouvait amener de bagarre ; car ces heureux du siècle (en apparence du moins) ne sont jamais qu'en petit nombre. Ces calèches attiraient tous les regards : d'abord la dignité, le privilège ; puis un accord nouveau entre les personnes et les choses s'y faisait remarquer. Les caisses des voitures étaient peintes en lilas ; les chevaux étaient blancs ; et les femmes, vêtues de robes de linon éclatantes comme la neige, avec de longues plumes lilas, des ceintures, des écharpes de même couleur, semblaient des nymphes parées

pour célébrer le retour du printemps. C'était mademoiselle d'Orléans (aujourd'hui madame Adélaïde) ; la comtesse de Genlis, encore si jolie à cette époque ; ses filles, sa nièce, et *Paméla*, *Paméla* si belle, d'une beauté si régulière et si gracieuse, que c'est une espèce de malheur d'avoir vu son visage, quand il faut en regarder d'autres réputés pour beaux... A quelques années de là, on essayait de ressusciter Longchamps que bien des gens croyaient avoir été tué par la terreur. Les voitures ne formaient qu'une file, mais on était bien joyeux de la voir, tout en déplorant l'anéantissement des deux autres ; il y avait aussi l'attrait de l'inconnu : la plus grande partie des gens à pied étaient de trop bonne compagnie pour avoir jamais rencontré ceux qu'ils regardaient cheminer en carrosse ; on s'enquérail des noms, de la profession ; puis l'on s'étonnait de mille nouveautés dans le costume, le maintien, l'organisation même des individus, comme si une révolution, qui avait eu tant d'influence sur les esprits, n'avait pas dû en exercer sur les corps... On remarquait avec surprise une jeune et jolie femme, le vrai patron de la mode du jour, assise au bord du siège de sa voiture afin d'être mieux vue, et pourtant baissant les yeux avec l'expression d'une timidité souffrante, d'une pudeur qui se sacrifie, tandis que ses bras, sa poitrine montraient je ne sais combien de pouces carrés de chair nue, et qu'une robe de mousseline transparente et sans apprêt *accusait* ses formes comme un linge mouillé. Une pâleur un peu bleue attestait qu'elle était sensible aux atteintes d'un vent assez frais ; et comment osait-elle le braver, quand l'action de respirer semblait être si difficile pour elle, que son sein, ses épaules se soulevaient péniblement à chaque aspiration, qui paraissait le résultat d'un effort. On restait ébahi en apprenant que cette figure *crainctive* se rencontrait tous les soirs au bal à l'Opéra, à Tivoli, à Bagatelle ; que cet asthme n'était qu'une mimique déguisan

la meilleure santé, et que le bon goût exigeait qu'on eût à la fois l'air victime et incommodé.... Mais ce n'est pas encore là mon Longchamps, à moi, le Longchamps modèle; celui où j'avais une voiture, des chevaux, une livrée, que le soleil voyait pour la première fois: combien j'eusse été heureuse, si la lenteur du mouvement ne m'eût point donné le mal de mer après une douzaine de tours de roues! Hélas! je réunis tout ce que le ciel m'avait départi de courage et d'énergie: ce fut en vain. Force me fut de quitter la file à la porte Maillot, de tourner à droite par une grande vilaine avenue déserte, où il n'y avait pas une créature un peu propre qui me regardât passer... j'en prenais mon parti cependant, car en roulant vite sur le pavé la douleur physique cessait; et c'est quelque chose que l'absence de cette douleur-là, alors même que ceux qui ne la ressentent point l'appellent malaise.... Tout-à-coup, je ne sais quel heurt survient; ma voiture, mes chevaux sont d'un bond hors du pavé; mes gens crient; un homme à cheval, que le diable semblait emporter, crie en passant bien plus fort qu'eux; une espèce de tonnerre le suit. Je tire le cordon; on arrête: qu'est-ce donc, mon Dieu! — C'est le premier consul qui revient de la Malmaison.... Imaginez-vous ce que c'était que de se trouver sur le chemin d'un homme qui allait aussi vite et aussi loin?....

La Comtesse DE BRADI.

### Concert de Salon.

#### M. CASIMIR BOECKER.

Un usage anglais semble vouloir s'introduire parmi nous; c'est celui des grands seigneurs à Londres, quand un artiste, devenu leur ami, veut se faire entendre d'amateurs distingués. Le plus bel appartement de leur hôtel est alors disposé en

salle de concert, et le monde élégant s'y réunit avec cette gaieté, cet abandon de l'habitude, que n'inspire point un local nouveau, où il n'est que probable et non certain que l'on rencontrera des figures connues. Or, rien ne déplaît davantage dans les réunions formées par l'amour d'un art de *luxe* et par la mode, que l'ignorance du nom des gens auprès desquels on passera une soirée, et avec lesquels on partagera ses plaisirs. Cette satisfaction d'être assis *côte à côte*, que l'on éprouve dans un lieu rempli de personnes selon son goût, se change en désagrément très-vif dans le cas contraire; et l'on peut demander à la société qui s'était rassemblée pour assister au concert donné par M. Casimir Bœcker, ce qu'il lui en semble d'une soirée musicale qui joint au charme inhérent à un salon de bonne compagnie l'audition des artistes les plus célèbres... Il nous semble que cette innovation devait être inspirée par M. Casimir: personne ne peut donner comme lui l'idée du dernier *chaînon* liant l'artiste à l'homme du monde si long-tems privilégié. Elevé par M<sup>me</sup> la comtesse de Genlis, bercé avec tout l'esprit et toutes les grâces de la haute aristocratie, il a travaillé son art comme ne voulant devoir qu'à lui son existence et ses succès: s'il cause en enfant gâté de la grande dame, il joue de la harpe en maître supérieur, et de son air, ainsi que de son talent, se compose l'artiste pour lequel la mode donnée par le duc de Devonshire devait s'établir chez nous. Il ne faut pas que l'on dise que dans un salon particulier il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus: le contraire s'est vu dans celui de M<sup>me</sup> la marquise de M<sup>\*\*\*</sup>; on y trouvait beaucoup d'élus et très-peu d'appelés; car M. Casimir s'est borné à faire savoir où l'on trouvait des billets... Mais aussi quel programme! Lui d'abord, le Paganini de la harpe, exécutant avec une facilité, une perfection sans modèle comme sans rivale, tout ce qui peut s'entendre de fort, de

gracieux, de difficile, sur un instrument dont la forme et les sons enflammeraient l'imagination d'un poète, encore qu'il fût entre des mains peu habiles; *Listz*, qu'une puissance surnaturelle semble inspirer, qu'elle guidait sans doute quand il a choisi pour l'accompagner *Battu, Urhan* et *Alkan*, et qu'ils exécutaient une composition de Beethoven; Mayerbeer chanté par M<sup>me</sup> Duflo; n'était-ce pas de quoi troubler le repos de tous les vrais *diletanti*? Ajoutez le titre de *romantique* aux morceaux inédits composés par Casimir, à celui qu'ont exécuté MM. *Listz* et *Alkan*, puis jugez de l'enthousiasme..... Nous demanderons même, au nom de plusieurs dames abonnées à ce journal, et que nous avons rencontrées avec tant de plaisir dans le salon de M<sup>me</sup> la marquise de M<sup>\*\*\*</sup>, où se trouve *l'album romantique* que M. Casimir a fait graver. C'est fort bien aux artistes de n'imposer ni leurs billets, ni leurs œuvres, mais encore faut-il que l'on puisse les acheter. Il n'est point de harpiste qui ne veuille posséder l'album de M. Casimir *Bœcker*, même n'ayant pu l'avoir pour professeur: ce que nous souhaiterions toujours à ceux qui jouent de la harpe, comme à ceux qui les écoutent, l'excellence de sa méthode nous étant bien connue. Ceux qui, dans la même soirée, ont applaudi MM. Casimir et *Listz* ne l'oublieront jamais.

C. B.

### Correspondance.

MADAME LA DIRECTRICE,

Vous deviendrez malgré vous la confidente des vœux et des secrets de la classe si vénérable des vieilles filles. C'est à ce dernier titre que je demande comme un acte de justice l'insertion de ce peu de lignes dans un de vos prochains numéros.

Je suis, madame, cette indigne petite

vieille dont il a plu à demoiselle *Perpétue* d'entretenir le public. Mon caractère, naturellement porté à saisir le côté plaisant de toutes choses, me fait désirer de vivre en bonne harmonie avec tout le monde, et, sous ce rapport, demoiselle *Perpétue* est une connaissance trop précieuse pour ne pas faire quelques efforts afin de la conserver. Je lui offre donc la paix, à condition qu'elle oubliera mon incartade de l'autre soir, et moi, pour reconnaître cette générosité, je lui transmettrai tous les droits sur le cœur et les affections du dernier prétendant à ma main. En parcourant la lettre suivante, vous vous apercevrez également que, sans manquer à la délicatesse, il me sera facile de transmettre les affections de celui qui l'a écrite, comme un effet de commerce.

« MADAME,

« Quoique je n'aie jamais eu le bonheur de vous voir, pas même en peinture, je ne laisse pas de vous aimer avec une ardeur extrême; et cet amour a tellement pris racine dans mon cœur, que je sacrifierais ma vie, pour vous qui m'êtes inconnue, avec autant de plaisir qu'en montrent ces milliers d'amateurs du bien public, qui se font tuer pour une cause qu'ils ne comprennent pas.

« Cette déclaration vous surprendra sans doute, madame, mais votre étonnement cessera lorsque je vous aurai fait connaître l'origine de cet amour si dévoué. Ayant été appelé à quelque distance de Paris pour des affaires particulières, je remarquai non loin de la grande route un château magnifique. Ma curiosité me porta naturellement à demander quel en était le propriétaire, et votre nom ayant été prononcé, je sentis naître dans mon cœur une inclination soudaine, qui ne tarda pas à prendre le caractère d'une passion indomptable, lorsque j'eus appris que deux ou trois milles arpens d'excellentes terres, de beaux parcs et de délicieux jardins étaient annexés à cette élégante habitation.

Théâtres.

» Sûrement, me dis-je, la maîtresse d'un si beau bien doit être la plus belle femme du monde! Et quand elle serait vieille et décrépite, ses plantations ne sont-elles pas jeunes et vigoureuses? Ses joues peuvent avoir perdu les lis et les roses qui sans doute les embellissaient jadis, qu'importe! ces fleurs se trouvent en abondance dans ces délicieux jardins. Notre union peut être stérile!.. Mais ces terres ne sont-elles pas d'une fertilité admirable?

» L'esprit rempli de ces idées flatteuses, je descendis de cheval, et ainsi qu'un troubadour des anciens tems, j'allais dire mon amour aux arbres de votre parc, et, par parenthèse, ce sont bien les arbres les plus beaux, les plus grands et les plus droits qu'il soit possible de voir.

» Maintenant, j'en appelle à vous, madame; un amant fut-il jamais influencé par des motifs plus solides que ceux qui ont déterminé l'attachement sans bornes de votre humble serviteur?

» Tous vos admirateurs vous tiendraient le même langage s'ils avaient ma franchise, et si vous recevez favorablement cette déclaration non fardée, je proclamerai hautement pour votre honneur que, depuis la création jusqu'à nos jours, vous êtes la première femme qui ait aimé un homme pour lui avoir dit la vérité.»

J'offre donc à demoiselle Perpétue de Jouvence une lettre de change sur le cœur de mon céladon, et j'espère que nous vivrons ensemble dans les termes d'une bienveillance mutuelle, et que vous, madame, ainsi que vos lecteurs, vous n'entendez plus parler ni d'elle, ni de moi, qui, en acceptant un des sobriquets dont elle m'a honorée, me dis votre humble servante.

DÉBORA BOSSECOTTE.

A l'Opéra, salle comble, toilettes nombreuses, étincelantes, rien ne manquait aux gracieux tableaux de *Brézilia*, qui ont recueilli d'unanimes applaudissemens. Ce petit ballet, monté avec beaucoup de soin, exécuté avec un ensemble remarquable, offre la réunion de tous les talens de la danse, et dans le milieu du bouquet, M<sup>lle</sup> Taglioni, la nymphe américaine.

— Le *Cheval* de l'Opéra-Comique galope toujours vers le succès. Grâce à Aubert, chacun de ses pas est une mélodieuse cadence; la présence du destrier chinois à Feydeau fait honneur à son habile directeur.

— Avant d'entrer à la Comédie-Française, M<sup>me</sup> Léontine Volnys jouira d'un congé de trois mois; ses débuts rue de Richelieu n'auront lieu qu'au mois d'août prochain.

— Le *Monomane* fait recette; quelques scènes saisissantes et le jeu de Lorcroy assurent la vogue à ce drame. Les spectateurs de la Porte-Saint-Martin ont aujourd'hui la monomanie des applaudissemens.

— Les exercices du Cirque-Olympique ont en ce moment la vogue; on applaudit surtout l'élégance, la force et la grâce des écuyers Cuzent, Lejeurs, et les étonnans exercices du grotesque Auriol. On a ajouté aux travaux du manège les scènes d'imitation des principaux acteurs de Paris par Neuville et Fontalard.

A ce Numéro est jointe la planche 1153.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.  
 Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9f.—Départemens, 9f. 50 c.—Etranger, 10 f.  
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDET-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



*Modes de Paris.*

25 Avril 1835.

N<sup>o</sup> 253.



*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2<sup>1</sup> près le passage de l'Opéra.

*Modes de Long-champs.*

Chapeau en Saille de Riz M<sup>me</sup> Thomas rue des filles St. Thomas.

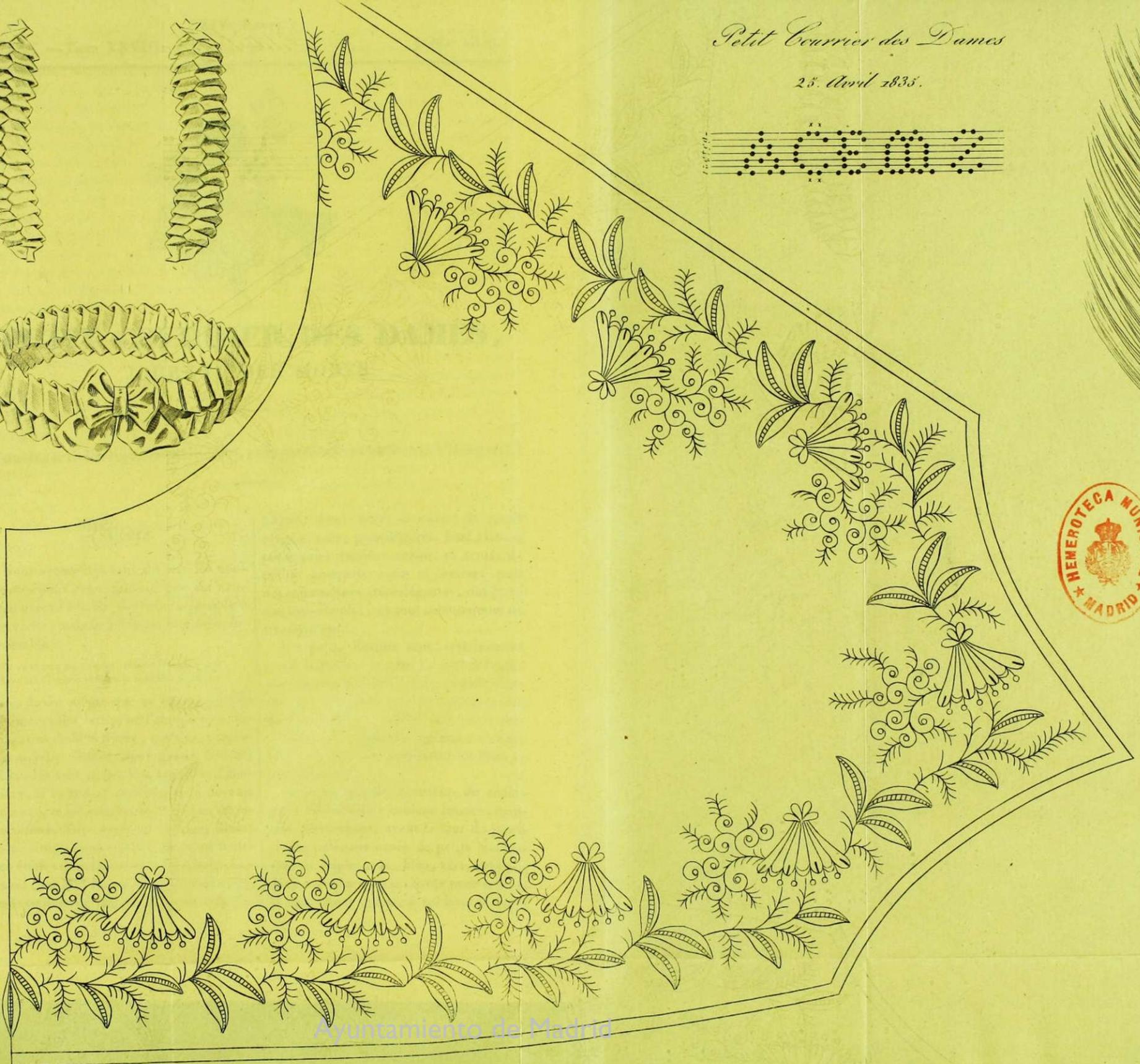
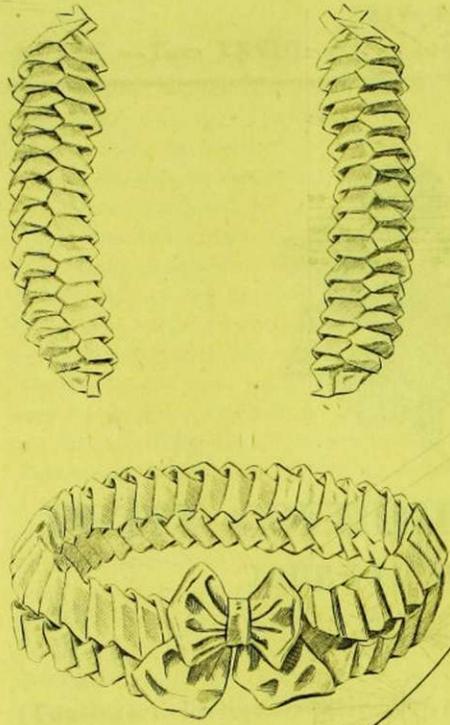
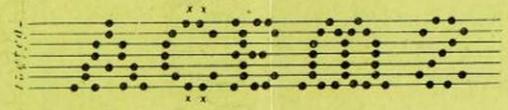
Robe en Organdi brodé et Etolle en gros de Naples M<sup>me</sup> S. Pelin Ducare rue Vivienne, 23.

Mes<sup>rs</sup> S. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34, Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid

*Petit Courrier des Dames*

25. Avril 1835.



JE SUIS STICHERE

